

livres de fonds secrets, nerf de sa police au dedans et à l'étranger. Mort, Richelieu resta cinq jours exposé à la curiosité des Parisiens, pressés de voir sans vie celui qui la veille les faisait tous trembler. Puis il alla reposer à la Sorbonne, qu'il avait bâtie; il n'en demeura pas moins pour la postérité non le père de la science et des lettres, mais le maître habile de la politique moderne.

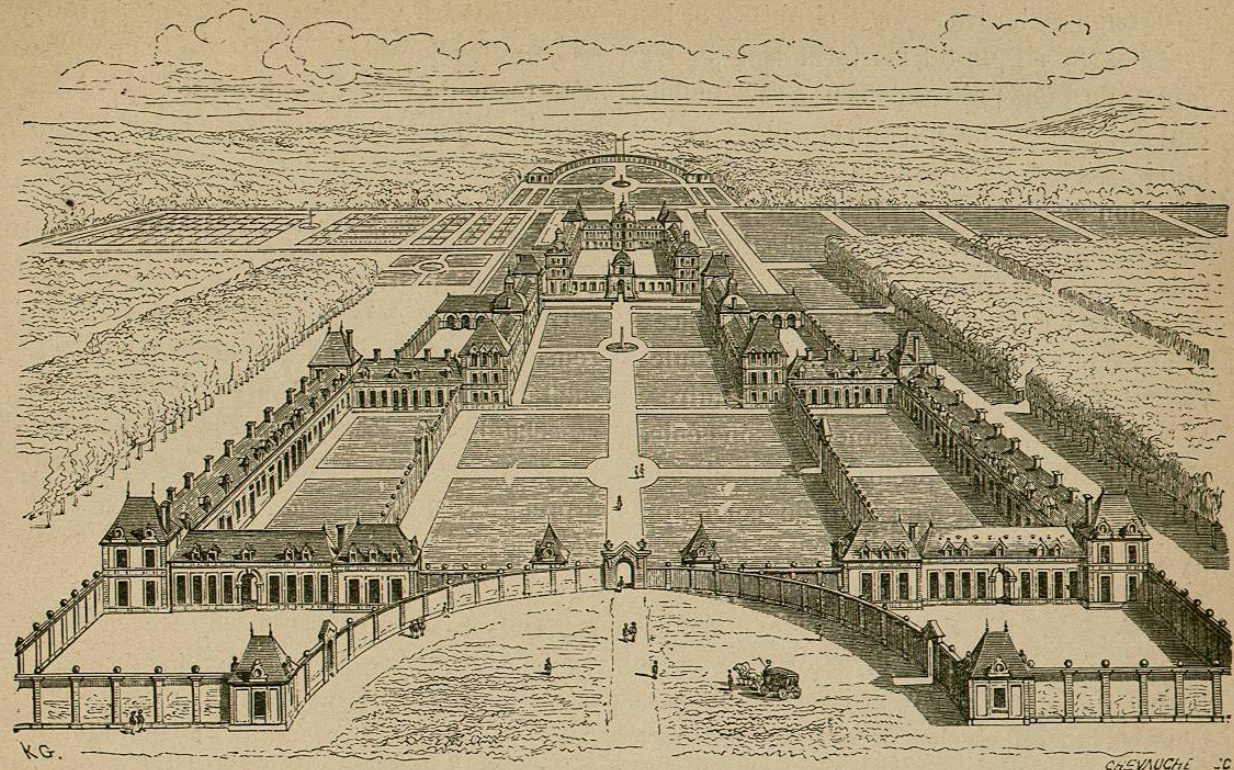
XLVIII. Avant de mourir, Richelieu avait désigné pour prendre le timon des affaires un de ses agents, l'Italien Mazarin, devenu, à son exemple, cardinal par le chemin de la diplomatie. Louis XIII vécut juste assez pour recommander ce nouvel homme d'État à la reine Anne d'Autriche, et, comme s'il ne pouvait survivre à son cher ministre, il se coucha pour ne plus se relever (1643). Moins impassible que Richelieu, il fit venir pour consoler et soutenir ses derniers moments un illustre ami de Dieu, le saint de l'époque, le bon Vincent de Paul. Ainsi finit ce roi, bien différent de son père Henri IV, cœur sans amour comme sans faiblesse, fils ingrat, mauvais mari, père froid, souverain timide. Il laissait la régence à cette femme qu'il avait traitée si durement, le pouvoir à un nouveau Concini, la couronne à un fils de cinq ans que la Providence lui avait accordé comme par miracle. Il ramenait exactement la France où il l'avait prise, à tous les embarras d'une minorité : preuve que le despotisme, refuge précaire des peuples fatigués, recule les difficultés sans en résoudre aucune.

XLIX. Une seule chose avait grandi par les faiblesses et les vices de tous, encore plus que par la force d'un seul, c'était la monarchie absolue. Rétablies par Henri IV et follement attaquées à sa mort, l'unité nationale et l'autorité de la couronne avaient dû être soutenues par une main de fer. Dans les révoltes, villes, châteaux, huguenots, grands seigneurs avaient été brisés; quant au parlement, il avait servi avec un mélange de terreur et d'admiration ce maître bourgeois presque sorti de son sein et fils d'un grand prévôt. Ainsi le pouvoir avait crû, la liberté diminué. Concentrée en un seul homme, la vie entière du pays était de plus en plus li-

vrée au hasard, et la France condamnée ou à l'anarchie sous une main faible, ou à de folles entreprises sous une main forte et libre de tout risquer, de tout entreprendre, et tôt ou tard enivrée de sa puissance.

L. Au dehors, même état et même revers. Passant enfin à une glorieuse offensive, presque inconnue depuis Philippe le Bel, et vainement tentée dans les guerres d'Italie, les armes françaises avaient repris leur ancien prestige, vengé les outrages de Charles-Quint et de Philippe II, réprimé l'ambition de la maison d'Autriche. Mais, si utiles et si mérités que soient les châtements infligés aux peuples vaincus, ils ne justifient ni les Sarrasins ni les hérétiques, encore moins les catholiques ambitieux, qui ont successivement torturé le monde pour satisfaire leurs propres passions. Tout occupé de nuire aux autres et d'écraser ses faibles voisins, Richelieu, sous l'apparence de brillants succès, avait délaissé les traditions françaises, les grands intérêts de l'humanité, et à son tour mérité de cruelles représailles. Brisant la Lorraine et la Savoie, qu'il aurait dû se rattacher par des alliances ou des mariages, acharné contre l'Espagne, qui lui eût volontiers cédé une partie de la Belgique, ruinant l'Allemagne, où il avait perpétué la guerre, il n'avait rien tenté contre les Turcs, qui de Constantinople ravageaient le Danube, qui des côtes barbaresques pillaient la Méditerranée, insultaient les côtes de France, et enlevaient chaque année des milliers de prisonniers.

LI. Si Richelieu avait négligé, encore plus que Charles-Quint, la croisade contre les infidèles, il n'avait pas, comme lui, soutenu celle d'Amérique, vaste champ ouvert à l'activité et au génie européens. Tandis que quelques colons français végétaient au Canada et à Pondichéry, les Hollandais, devanciers de l'Angleterre, se jetaient sur les colonies portugaises et espagnoles et conquéraient à eux seuls l'empire des mers. Les missions mêmes du Japon en ressentirent le triste contre-coup : l'œuvre de saint François Xavier périt; les catholiques furent exterminés, et l'entrée du royaume resta réservée aux marchands



Château de Richelieu.

d'Amsterdam, foulant aux pieds la croix. Ainsi, destructeur des puissances catholiques, Richelieu ne les remplaçait pas, et livrait l'ancien monde à l'insolence des Suédois et des Turcs, le nouveau au génie mercantile et colonisateur des protestants.

LII. En attendant que Mazarin continuât cette politique, un simple prêtre, saint Vincent de Paul, réparait dans son humble activité les fautes des hommes d'État, consolait les opprimés par son dévouement, et montrait que, même sous un despote, la charité sait être libre, forte, ingénieuse, bienfaisante. Fils d'un laboureur de Pouy au pied des Pyrénées et berger lui-même, Vincent, à douze ans, avait donné à un pauvre passant son petit trésor de trente sous. Dieu le récompensa par le sacerdoce; il refusa l'épiscopat. Victime des pirateries qui, à la honte des peuples chrétiens, désolaient les côtes de la Méditerranée, il fut pris en allant de Narbonne à Marseille et mené comme esclave en Algérie. Vendu et revendu, il tomba aux mains d'un renégat de Nice, convertit sa femme musulmane, le toucha lui-même, et s'embarqua avec eux pour regagner la Pro-

vence. Revenu à Paris, attiré vers M. de Bérrulle par cette soudaine et puissante sympathie qui réunit les saintes âmes, il entra pour lui obéir chez Emmanuel de Gondi, frère de l'archevêque de Paris, et petit-fils d'un Italien arrivé en France avec Catherine de Médicis.

LIII. A côté de la pieuse direction qu'il donne à M^{me} de Gondi, à côté des semences de foi qu'il jette dans son turbulent élève, destiné, bon gré, mal gré, au siège de Paris et à la pourpre de cardinal, Vincent trouve du temps pour soigner et évangéliser autour de lui les pauvres, les paysans, les hérétiques et, entre tous, les galériens dont M. de Gondi est général. Nommé leur aumônier, l'ancien esclave va voir fraternellement à Paris, à Marseille, à Bordeaux, les malheureux Lorrains ou autres que la politique, encore plus que la justice, enlève à leurs familles, obtient des lits et des soins pour les malades, les console tous, et traite comme des hommes ceux que le pouvoir traitait en bêtes de somme. Ce n'est pas assez: bientôt il enverra ses prêtres dans la terre même de sa captivité, à Tunis et à Alger, remplacer les pères de

la Merci, assister les esclaves chrétiens et les racheter au risque du martyre. Mais, pour former de bons prêtres dans une société flottante et corrompue, nul ne sent plus que lui la nécessité d'une éducation à part et d'une direction spéciale. Outre sa congrégation de missionnaires lazaristes, il fonde le séminaire des Bons-Enfants, pendant que son ami M. Olier établit celui de Saint-Sulpice, et ouvre chez lui des retraites et des conférences ecclésiastiques, où, entre mille autres, le jeune Bossuet viendra sanctifier son génie. Une fois ces milices prêtes, il évangélise le faubourg Saint-Germain, qui de corrompu devient à jamais édifiant; les armées, où la piété succède aux blasphèmes; les campagnes, objet de sa prédilection; les galériens, encore plus chers à son cœur; l'Irlande et les Hébrides, délaissées par l'Europe catholique et cruellement opprimées par l'Angleterre; la Pologne, oubliée par la France depuis la fuite de Henri III, déchirée par les hérétiques suédois et par les schismatiques grecs; enfin les colonies, que Richelieu néglige de conquérir; la Corse, rebelle au joug des Génois, et Madagascar, décimé par d'affreuses contagions.

LIV. Toutefois, si dévoués que soient ces humbles missionnaires, ils ne suffisent pas à la tendresse toute maternelle de Vincent pour les pauvres. Il veut donner à chacun d'eux les doux soins d'une sœur. De là les filles de la Charité, réalisant le vœu de saint François de Sales, visitant librement les malheureux et les suivant partout sans autre voile que leurs vertus, sans autre clôture que les limites mêmes de la misère. M^{me} Legras, fille et veuve de deux serviteurs de Marie de Médicis proscrits par Richelieu, se venge de ses disgrâces en arrachant d'autres victimes à l'infortune. L'été elle parcourt les environs de Paris, dressant de bonnes filles au service des pauvres; l'hiver elle en conduit d'autres dans les hôpitaux et dans les réduits les plus délaissés. Bientôt quatre d'entre elles se chargent de diriger à l'Hôtel-Dieu les deux cents dames nobles qui viennent encore soigner les malades, et se préparent à recueillir cet héritage que les plaisirs et le luxe de la capitale ne tarderont pas à rendre vacant; d'autres

recueillent les orphelins ou les enfants trouvés que les bourgeois ne se disputent plus; d'autres enfin vont à l'armée, à l'hôpital des galériens, en Pologne, ou suivent les missionnaires au delà des mers.

LV. Non content de réparer en silence les oublis d'une politique impitoyable, Vincent ne craignait pas à l'occasion d'en guérir ouvertement les plaies. A côté des lois rigoureuses qui défendaient le duel et que l'on mettait son honneur à braver, il forma une association de gentilshommes s'engageant par serment, et pour l'amour de Jésus-Christ, à préférer les affronts à l'homicide. Il s'ingénia à soulager les réfugiés d'Irlande et de Grande-Bretagne, victimes de la révolution anglaise, et les gentilshommes lorrains venant cacher leur misère à Paris; il envoya à la malheureuse Lorraine jusqu'à deux millions d'aumônes, arme plus efficace que la prison ou les galères. Enfin, les maux de la guerre allant toujours croissant, l'apôtre de la charité, ne se méprenant pas sur celui qui les prolongeait, alla se jeter aux genoux du cardinal, en lui criant: « La paix, la paix, Monseigneur! Ayez pitié de nous. Donnez la paix à la France. » Courageuse, mais inutile résistance à une ambition que la mort seule devait briser.

LVI. Pourtant le crédit du saint grandissait. Il fut appelé au lit d'agonie de Louis XIII, puis au conseil de conscience d'Anne d'Autriche. Là, ayant à diriger le sacerdoce dans sa source même par le choix des évêques, il réalisa le vœu de Henri IV, rendit à l'Église, sous un régime despotique, les bienfaits des plus saines élections, et brava la colère des courtisans pour n'admettre que des hommes dignes de Dieu et de l'épiscopat. Arrivé à ce point de puissance, il ne l'employa qu'à pacifier les partis et à répandre partout ce souffle d'aménité, de douceur, de cordialité, qui était sa vie. Entre ses mains réussirent les plus grandes fondations, telles que Bicêtre et la Salpêtrière. Néanmoins il ferma l'oreille aux inspirations séduisantes de l'orgueil, à l'idée d'un hôpital général recevant tous les indigents. En effet, à ses yeux la misère était une des merveilles de la Providence, pour la

correction des pauvres et l'amélioration des riches. Il n'était donné qu'à la charité libre et spontanée d'y toucher d'une manière bienfaisante; l'État y eût englouti sans succès ses trésors. De même résista-t-il, non plus dans les œuvres, mais dans la doctrine, à une secte nouvelle qui, fière de la renaissance catholique qu'elle n'avait pas faite, prétendait la modifier à sa guise et imposer aux autres un joug austère et rigoureux. Pour lui le jansénisme, comme la suppression imaginaire de la pauvreté, se rapprochait au fond du système protestant, et n'était qu'un despotisme spirituel déguisé.

LVII. Pendant que saint Vincent de Paul achevait sa vie à l'abri de toutes les erreurs et de toutes les faiblesses, et que la charité chrétienne, indépendante des événements politiques, se montrait à la fois libre sous un Richelieu, paisible au milieu des agitations d'une nouvelle minorité, le reste de la nation prenait joyeusement ses ébats. Les proscrits revenaient demander la récompense de leurs souffrances et de leur exil; la cour en était assiégée. Anne d'Autriche essayait de contenter chacun, et il n'y avait plus qu'un mot dans toutes les bouches: « La reine est si bonne! » Elle était secondée par le pacifique Mazarin, aspirant moins à la supplanter qu'à gagner son cœur et à partager avec elle le poids du pouvoir. Tous deux ne demandaient qu'à faire oublier les rigueurs passées (1643).

LVIII. Le règne des femmes recommençait aussi dans les salons et dans la littérature. Une grande dame de sang italien, la marquise de Rambouillet, dont l'hôtel avait déjà rivalisé avec le Palais-Cardinal, donnait rendez-vous chez elle aux beaux esprits et aux hommes de goût. Sans autre fortune que leur génie, les gens de lettres s'y rencontraient avec les princes, les princesses du sang et les rejetons des plus illustres familles. Les livres italiens et espagnols y étaient lus, traduits, critiqués. La préférence restait aux derniers, et le grand Corneille reproduisait dansses *Horaces*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, les types d'honneur et de vaillance, les luttes austères du devoir et de l'amour dont le *Cid*

avait inauguré le succès. Les jeunes cœurs se passionnaient, non plus, comme au temps des guerres de religion, pour la défense de la foi ou la poursuite du pouvoir, mais pour cette gloire galante et chevaleresque. Plaire, aimer et pourtant demeurer vertueux, tel était le rêve dont ils se nourrissaient au milieu de l'ivresse dangereuse des fêtes et des réjouissances. C'était comme une religion nouvelle qui prétendait allier le moyen âge et l'antiquité, et savourer impunément le plaisir sous la protection d'une piété encore sincère.

LIX. A la tête de cette société brillaient les enfants de Condé, plus nobles et plus braves que leur père, grâce au sang de leur mère, Charlotte de Montmorency, noblement rebelle aux séductions de Henri IV, fidèle compagne de son mari aux jours de sa captivité, frappée coup sur coup par le supplice de son cousin et de son frère. Sa fille, M^{lle} de Bourbon, élevée dans l'intimité des carmélites, ayant avec sa mère un appartement chez elles en attendant qu'elle y revint faire pénitence, n'en était pas moins devenue la reine des bals et l'idole de la cour. Lancée dans le tourbillon des plaisirs et mariée malgré elle à son vieux et maussade cousin, le duc de Longueville, elle succomba, comme tant d'autres, au péril, et essaya vainement de justifier ses faiblesses par des prodiges d'abnégation et de dévouement. Désormais toute son ambition fut d'élever aux honneurs l'ingrat la Rochefoucauld: passion aveugle et superbe, qui devait sans scrupule bouleverser l'État et verser des flots de sang.

LX. Son frère aîné, le grand Condé, brillant officier de vingt-deux ans, agile, robuste, au profil anguleux, au nez d'aigle, rongait son frein d'avoir épousé une nièce de Richelieu, et, dans l'espoir de faire annuler ce mariage, nourrissait une vive affection pour M^{lle} du Vigean, l'amie de sa sœur, l'une des plus belles et des plus sages jeunes filles du temps. Mis en Flandre à la tête de la principale armée française, il était avide de gloire pour son amante et pour sa patrie, sans se douter que bientôt il les trahirait toutes deux. Mal contenue par les conseils de prudence

de Mazarin, sa bouillante épée allait, par des victoires signalées, montrer que la fortune du royaume n'était pas enchaînée à la vie de Richelieu.

LXI. Moins absolu et moins énergique que le premier, le nouveau cardinal était pourtant l'héritier de sa politique et de ses alliances. Entraîné par les événements, maître de la Lorraine et de l'Alsace, jadis françaises, mais perdues depuis la chute des Carlovingiens, il n'aspirait qu'à continuer une lutte glorieuse, où la France devait facilement venir à bout d'ennemis épuisés, en même temps qu'elle trouverait un aliment à sa turbulente activité. Aussi ne se préoccupait-il ni des justes plaintes du duc de Lorraine dépouillé de ses États, ni des cris de détresse de Charles I et de la reine Henriette de France, aux prises avec une révolution sanguinaire, et portait-il toute son attention sur le théâtre de la guerre.

LXII. Les Suédois occupaient les Autrichiens en Bohême; une poignée d'hommes suffisait pour arrêter les Bavares dans les défilés de la Souabe; enfin les Alpes et les Pyrénées offraient des remparts naturels: l'effort de l'Espagne et de la France devait donc se concentrer dans les plaines du Nord, à cette frontière de Flandre qu'elles avaient chacune hérissée de forteresses. Là, vu l'état des communications et des moyens de transport, et les ressources financières de chaque puissance, la grande occupation d'une campagne était de faire vivre une armée de trente mille hommes au plus et de prendre une ou deux villes à l'ennemi. C'était une savante et interminable partie d'échecs. Pourtant la mort de Richelieu avait poussé les Espagnols à tenter un effort décisif. A l'ouest, de fortes places barraient les routes de l'Escaut, de la Meuse et de la Moselle, cours d'eau parallèles qui prennent leur source en France, aux confins du bassin de la Seine, et que le Rhin vient recueillir en Belgique; à l'est, les Ardennes et les Vosges rendaient l'abord non moins difficile. L'ennemi chercha à percer cette ligne de défense entre les montagnes et les places, et vint avec vingt-cinq mille hommes investir Rocroy, d'où il pourrait en-

suite descendre sans obstacle dans les vallées de l'Oise et de la Seine. Condé, bien qu'un peu inférieur en nombre, s'avance au secours de la forteresse, et, chacun désirant une bataille, il débouche librement sur ce plateau entouré de bois et de marais, véritable champ clos où toute défaite doit se changer en désastre.

LXIII. De part et d'autre, suivant la vieille tactique, l'infanterie est au milieu, la cavalerie aux extrémités. Au point du jour, Condé, à la tête de son aile droite, prend l'offensive et renverse tout devant lui; au moment de se rabattre sur le centre de ses adversaires, il s'aperçoit qu'ils ont exécuté la même manœuvre et culbuté son aile gauche; quelques bataillons de réserve tiennent seuls devant eux. Avec le coup d'œil qui décide de la victoire, le jeune capitaine s'arrête brusquement, vole à sa gauche, rallie les fuyards, balaye les vainqueurs en désordre, et, le terrain déblayé de cavalerie, tombe avec toutes ses forces sur l'infanterie espagnole. Longtemps cette muraille d'hommes répare ses brèches et se serre sous les coups; à la fin, son chef octogénaire et perclus, qui s'est fait porter en litière, tombe frappé à mort, les plus braves périssent, et la bataille dégénère en massacre. Les uns refusent de se rendre, les autres de faire quartier, et il faut que Condé expose encore sa vie pour arrêter cette rage. L'ennemi était détruit; il avait laissé six mille morts et six mille prisonniers. Deux cents de ses drapeaux furent envoyés à Paris, ivre de ce triomphe. La fameuse infanterie de Charles-Quint et de Philippe II avait perdu son prestige (1643).

LXIV. Cependant les résultats matériels de la victoire furent bien au-dessous de son effet moral. Qu'entreprendre avec vingt mille hommes réduits et exténués par une pareille lutte? Comme les autres vainqueurs de l'époque, au lieu de pousser ses avantages au cœur de l'ennemi, Condé dut se contenter de quelque place à prendre; il tenta un coup de main sur Thionville, qui ne céda qu'à un siège long et sanglant. Toutefois ce mouvement vers le Rhin eut un résultat inattendu et plus important. Déconcertée par la perte

de son chef, l'armée de Souabe, qui tenait tête aux Bavares, venait de fuir honteusement à travers la forêt Noire sans en défendre les défilés, elle pouvait être jetée dans le Rhin. Un général de trente ans, Turenne, héritier des ducs de Bouillon, génie calme, prévoyant, sage et modeste, recueillit ces débris sous les murs de Brisach, et donna à Condé le temps d'arriver.

LXV. Digne de leur résister, le Bavares Mercy les attendait en avant de Fribourg,

dans un camp retranché garni de redoutes, d'abatis et de palissades. Dans sa fougue, le vainqueur de Rocroy ne voulut pas entendre parler de tourner la position, et vint l'aborder de front avec vingt mille hommes, dont moitié de cavalerie complètement inutile. Pour enlever les hauteurs, il fallut une journée d'efforts désespérés et l'exemple du prince combattant au premier rang et prodiguant sa vie. Pendant la nuit, Mercy alla paisiblement s'établir sur une autre colline à côté de la



Bataille de Rocroy. (P. 272.)

ville. Les Français étaient si épuisés, qu'ils lui laissèrent la journée pour s'y fortifier, et ne purent, malgré de nouveaux combats, l'en chasser le surlendemain. Enfin, le quatrième jour, ils se résignèrent à tourner cet obstacle qui leur avait déjà coûté si cher, et par une simple manœuvre obligèrent Mercy à rentrer en Wurtemberg (1644). Mais ils n'osèrent pas le poursuivre, ni même attaquer Fribourg. Voyant le Rhin dégarni, ils se contentèrent d'occuper Landau, Bingen et Mayence; puis, sans avoir rien fait de complet, ils se séparèrent pour aller combattre chacun de leur côté les Espagnols et les Bavares, qui avaient eu le temps de se refaire.

LXVI. Cette faute faillit être chèrement expiée. Aventuré en pleine Allemagne, loin

de la France, sans place de ravitaillement, Turenne trouva Mercy renforcé, entreprenant. Contraint lui-même de se disperser pour trouver des vivres et des fourrages, il fut surpris par son vigilant adversaire, et gravement compromis. Il fallut encore une fois l'épée de Condé volant à son secours pour rétablir la fortune à Nordlingen (1645). Moins heureux qu'à Fribourg, le brave Mercy succomba, perte irréparable pour l'ennemi. Hors d'état de lutter, la Bavière vit bientôt Turenne aux portes de sa capitale; elle n'eut que le temps d'accepter les conditions du vainqueur et de déposer les armes, résultat que Richelieu avait vainement tenté par l'intrigue, et qui entraînait la paix avec l'Allemagne. En effet, sûrs de leurs communica-